

Bernard Chambaz

Rome Venise le retour de la Grèce

Bernard Chambaz, né en 1949 (mai, le dix-huit). A publié *Histoire de l'indigo et du ponant* (la Répétition, 1978). *Opagues et gisements* (Cahier de poésie 3 Gallimard, 1980).

A paraître : *& le plus grand poème par-dessus bord jeté* (Seghers, 1983). A venir : *Corpus. Itali-ques 2*.

Dans la revue *Po&sie*, correspondance et poèmes dans les numéros 2 et 8.

I

Quand le paysage, irradiant, a envahi le ciel.

Une lumière comme au matin du monde. Le soleil était bleu-acier, et le jour encore blanc. Les ombres enjambaient la terre, en fuyant. Il y avait des tableaux dans le ciel, et de l'herbe et des pierres dans le ciel, il y avait la foudre, et ce ciel — les hommes lui avaient donné le nom de Rome.

Peu à peu, la ville s'anima : un nuage ocre, quelques oiseaux, une femme.

Nous avons très longuement marché. Plus loin, des escaliers nous ont conduits au ciel — *ad cælum* (Ara cœli). Là, des statues gisent — en morceaux. Un bras cache l'horizon. Une cheville est la cime. Tout cela donne une lumière déchirée (embrasée, décimée,..., fragments de mémoire : un éléphant la mer des hiéroglyphes). Mais si je regarde dans le miroir, je lis son autre nom.

2

Nous étions venus y chercher l'obscur, peut-être, l'énigme du présent. Dehors, un soleil en poussière rinçait les rues. Il obligeait les gens à s'inventer des raisons pour ne pas cesser de marcher (beaucoup imaginaient la pluie ou novembre, mais c'était toujours le même soleil diluvien).

Au Museo delle Terme, où se trouve cette tête couchée de Persée. Une salle-pénombre. J'ai pris ce jour là une photographie, l'ultime, où vous étiez ensemble, Persée et toi. Non seulement dans le même espace mais aussi dans le même temps. Depuis, c'est la même photographie que je vois : comme à Tarente, avec ce marbre, une tête de femme à peine remontée de la mer... La même sculpture la même phrase le même désert. Comme si la mémoire excédait sa fonction : projetant l'avenir et pétrifiant la langue. Les mêmes ruines. Mnémosyne sous les traits de Gorgone.

3

...

Persée : les mythographes de l'époque romaine prétendent qu'il échoua non pas à Sériphos mais sur les rives du Latium. A vérifier. Arrivant par l'Appia, 17 heures.

La pluie d'or : entre Prague & Zeus. Le père est un rideau de pluie. Je vois beaucoup de lumière dans cet engendrement : de l'or, et du rose et du gris, très peu d'ombre entre nos deux corps, un ciel de cantate. Le casque d'Hadès : pour rendre invisible celui qui s'en couvrait. Naissance de la peinture. Ou Claude ou Gelée ou Le Lorrain : une lumière neuve, Pégase s'échappant de son tombeau fameux. Il fonçait droit sur Rome crachant encore, toutes les dix lieues, un peu d'écume.

4

Je suis dans le quartier juif, près du portique d'Octavie. Sur les pavés noirs, sur les murs crépis en carmin, sur les fenêtres quand il y en a, et de place en place les mêmes murs les mêmes fenêtres les mêmes pavés me renvoient la même image : un gouffre, peuplé de cris, où il y a autant de passion que de pierres.

C'est parce que la mort est née à Rome que tant de tombeaux y demeurent. Chateaubriand ajoutait : « *Il y a plus de tombeaux que de morts* ». Mais Rome ressuscite : le tombeau est la mémoire. Est-il une autre ville où ce soit un pareil leurre de la mort ?

Comme le temple d'Agrippa : jamais il n'y eût une lumière égale, on eût dit que dieu descendait parmi nous, non pas dieu mais cent, mille, autant de dieux que de gouttes de lumière. Et alors que nous étions là à propos de la mort, nous entendîmes un cri : le premier cri (Clément). Et il se lèverait. Il marcherait.

Le monde n'a pas commencé autrement. A moitié gris à moitié rose : un ciel, le premier ciel. Rome : ruines et résurrection.

5

Comme les statues, à Kéa, dans cette épicerie qui leur servait de musée. Il faisait si chaud, nous les voyions bouger. Ce morceau de pierre, comme un lion, il représente un homme. Le jour inonde les lieux.

Alors se produit l'incroyable : on attend qu'il se mette à parler. Regarde : rien qu'en 1979 : à Delphes à Tarente et à Rome. J'ai appris de cette statue le sens de la parole (comme, de cette autre, celui de la couleur). Oui, et ce paysage ébloui. Mon amour, absolu, pour celles qui n'ont pas de visage : l'œil est ce ciel.

La colonne trajane neigeait.

La mémoire s'enroulait, mais c'était quoi cette neige sur les rouleaux de mémoire ? quel désir pour ce quasi-désert entre les deux rangées de forums impériaux ? Il y avait bien maintenant deux bons mètres de neige, dans un blanc-gris (tenace splendide incandescent) pareil à la Russie. C'était une lumineuse obscurité, comme Chateaubriand — toujours à Rome — : *la lune neige sa lumière*.

L'encoche de l'éternel. En vieux-français, le négier : des météores de neige descendant, comme des dieux, sur la terre. Bien sûr, nous n'écrivons jamais qu'au passé ? Même quand surgit le présent : la piazza Colonna, dans une perspective faussée par les trolleys et la lourdeur réunis.

On entendait un chant très doux, cristallin, comme les oiseaux-nuée peints sur les murs de la villa Mellini. Ou les anémones sur le tombeau de Caecilia Metella. Le passé jusque dans l'anticipation, ce 31 juillet (1982), à Rome, je sais où.

Trajan neigeait : le soleil de minuit le Danube l'Inde. Le ciel entier était recouvert par la neige. Les toits de Rome.

Campo dei fiori : tous ces seaux de couleur posés sur la neige dahlias soleils radieux comme un miroir... Alors je dis son autre nom : amour.

La nuit, nous nous parlions en hiéroglyphes.

Touffeur : mais quand le ciel s'emportait, les rideaux naufrageaient et un souffle de neige venait jusqu'à notre lit. C'était comme mille cierges brûlant derrière chacune des 18 000 fenêtres du Vatican.

L'infiniment céleste fut de Rome :

buée-delta..., des ombres magnifiques (oiseaux-touffe-bleu-seins), une pluie d'orage, la coupole. Et plus tard, genou-fougère-candeur.

Il y a encore ceux qui sont descendus où parlent les morts, à commencer par Ulysse et Orphée. Humus.

Seul, Trastevere avec ses mosaïques — mi-soleil mi-écume — nous retenait encore, une fois le soir tombé. Dans cette ville des épitaphes et qui n'était elle-même qu'un immense ex-voto, il revenait aux anges de porter les colosses.

J'écris une langue morte — qui n'est jamais qu'une langue mourante et une langue meurtrie, une lumière comme les dix-huit millions de cierges quand tous ensemble ils vacillent : la nudité et la jubilation. Mais qui la comprend ? et la partage ? Ne donnai-je pour titre, à quelques poèmes, l'autre jour, *l'amortie* ?

Cet éclair de la conscience, le geste fou. Comme de vouloir porter sa propre mémoire au tombeau. Un raz-de-neige sur le monde : la peinture, l'Océane, l'insoutenable. Ne rien garder qui ne soit essentiel.

Rome : j'imagine le baroque tenant en un seul mot : ce mot ce serait brèche ou ruine ou ciel, n'importe, mais il serait la mémoire de tous les temps, comme — au-dessus du Tibre — l'image de Moïse dans les yeux de Poussin. J'imagine une statue où la mort serait figurée par un grand trait de couleur.

9

Je rêve qu'un jour j'ai habité Rome, et la même femme très belle m'accompagne. Un dieu descendrait, lentement, de la cime des arbres... et Rome rêve que ce dieu ce serait Jupiter (ou Saturne ou quelque dieu sans nom, je ne sais), décidant malgré la nuit très sombre de repeindre et le ciel et Latium... et dieu, alors, rêverait d'une langue, absolue, dessinée à moitié comme le nom de la mort sur la pierre de Rosette — le cri de pharaon baisant le Janicule :
une rose un paon la nuée.

VENISE —

I

Où sont les dieux, dans le train qui approche de Venise ?

Je ne sais.

Mais le paysage a déjà envahi le wagon où je suis. Debout, depuis avant Vérone (il faisait nuit encore), je regarde. Le lever du jour, environ Padoue, puis — avant le soleil — les anges qui l'annoncent : devant moi, à 130 à l'heure, comme le brouillard se déchire. Novembre. Défilent des morceaux d'horizon, un peu cassés ; la terre est illuminée : les premiers feux.

Fenêtre où j'ai posé le front : tout s'y précipite et s'y reflète (le temps, le paysage — vaste tableau abstrait, étiré, foudroyant). C'était hier, n'est-ce pas. Nous sommes en l'an 2000 et des poussières ; pour la énième fois, nous allons marcher sur les eaux toujours grises d'une lagune dont — depuis avant Vérone — je guette le signe. Passée Mestre, ce n'est déjà plus le voyage.

2

Première vision du canal : le ciel est dedans, peinture.

Depuis, je ne compte plus les nuages (taches de pétrole, remous, aquarelles).

Septembre/décembre : le même vaporetto nous conduit nulle part — Zaccaria Zitelle Moïse, le même lieu renouvelé, ici, où la ville vit à ce rythme incomparable, silence constamment troué, frôlement de jupe, jargon de Vénétie, feuillage, un sentiment de certitude. Les vitres du vaporetto sont striées de pluie. On y voit cependant comme un reflet désordonné de l'art.

C'était le jour de l'Immaculée Conception. Il y avait un soleil souverain, place St Marc, immense nappe blanc-citron où nous étions assis, deux heures durant face à la basilique, l'or plongeant jusque sur le pavé extrême. La Bible bougeait un peu. Mais rien de grave.

3

Ici, le sens de l'orientation joue assez peu (puisque les canaux, les ponts, les impasses sont là pour déjouer le passant). Le désir nous conduit. Et nous découvrons autre chose — un autre chemin, parfois un autre lieu. Ville distincte, mais dans la plus incroyable ressemblance ; car ce qui change c'est l'insignifiant : ces 3 enfants qui font une marelle de ce morceau de rue où il y a cinq minutes, quand nous sommes passés, c'était le désert.

Ou devant je ne sais plus quelle église perdue dans le Dorsoduro, après que nous avons une nouvelle fois rebroussé : le cercueil, balancé par les flots, et dessus l'immense tache rouge que sont les fleurs.

Inondées sous la pluie battante.

Venise est un labyrinthe dont on ne sort pas, où chacun avance sous la double figure de Dédale et d'Icare. Succession de ruelles, de maisons, de lumière éclaboussée, de visages, où le plaisir est de repasser, de revenir sur ses pas... : non seulement de séjour en séjour (1975/1977/1977/1979/1979/1981/2000-et-des-poussières/ redécouvrant

la ville) mais de jour en jour (ce campiello nous y étions lundi, t'en souviens-tu/ce passage/ces quelques marches sous le mur/l'herbe). Venise est ce miracle : le labyrinthe est du temps. Comme les mosaïques la représentent sous la forme inaltérée du cercle.

4

Comme d'un seul coup la ville entière se révèle, avec la plus déroutante minutie. Une fenêtre déportée, une femme disparaissant, une aube-tiepolo. Il est huit heures. Comme elle se livre (monde réel littérature... éperdue de bonté).

Un musée : *quell'umbra, breve e pure infinita*.

La mémoire serait-elle une mise au tombeau ? une pratique de l'oubli, plutôt. Telles ces deux toiles, grandies, dont j'attends — depuis sept années — l'occasion d'évoquer la vitalité. Essentiel : ce qui s'estompe... image de collines, Venise dans le rosissement du soir, horizon d'il y a 1000 ans demain, in memoriam.

Toile première : dans une dépendance du musée d'art moderne, par un jour pluvieux, l'entrée encombrée de cartons, une haute clarté malgré le peu de lumière, à peine de place pour passer, des murs gris-ardent, et sous l'escalier le buisson que faisaient les toiles de Bruno Saetti (leur nom ? *Oubli, Désert* — peut-être) ... avec le gravier, la matière, le relief qui demeurent. Une même toile : la boule d'or, comme la Salute, dans le céleste engourdi.

Toile seconde : dans une église confondue, il faisait chaud, la sacristie grand'ouverte, une tache de soleil sur la joue de christ, et — au fond de la sacristie — un mur entier, immense, peint, magnifique, où il y avait dieu & les hommes dans une conviction imparable. Apothéose, où reste attaché le nom — obscur — de Santa Peranda.

Ainsi ces deux toiles, ce n'était que cela ? Ces deux paragraphes pauvres, et pourtant essentiels, attendus, cette présence aveugle de l'art sur les replis de mémoire. Avec, si proche, le marché : l'horloge les légumes & les bruits.

5

Campo San Polo.

Je vais avec mes 58 enfants d'un jour qui découvrent sans le savoir, la nostalgie. Cette longue rue, depuis le marché, où chacun laisse un peu de lui : une façade trouée, un ciel furtif, le monde, et chacun déjà demande (nous arrivons à peine) — quand donc reviendrons-nous ?

Peu avant le campo, il y a une petite boutique de photographies. Deux images habitent la vitrine : l'effondrement de 1902 du campanile de la place St Marc, peint-photographié, étonnement cueilli ; le symbole-Venise : l'hiver, un lieu anonyme et torride ; l'été, l'emblème sous la neige (le lion, San Giorgio Maggiore, les gondoles, la lagune, l'entrée du Grand canal, le blanc, vus de la Piazzetta).

Arrivée : les enfants, volée de moineaux.

Le campo San Polo est un lieu admirable : par la parfaite asymétrie qui le compose, étrange similitude où le même se révèle dans sa propre différence ; par les innombrables perspectives auxquelles il donne lieu ; par l'espace qu'il parvient à créer, par les couleurs (l'épaisse lumière des ocres et des rouge-carpaccio), par un ciel impromptu ; par les échappées qu'on peut suivre ou rêver, ruelle toit terrasse ; par la mémoire que j'en ai (à la première heure du premier jour, ce bleu mi-glacé mi-vaporeux) ; par ses dimensions — assez vastes pour que nous y jouions, chaque fois, au football.

Stade fabuleux où le but adverse est le mur de l'église, arrondi, parce que c'est l'abside. Grandes manœuvres : à l'approche des 18 mètres, quand il faut — de surcroît — dribbler la fontaine ; et quand le ballon, centré par l'un de nos innombrables ailiers, retombe, simple il est de l'imaginer redescendre du ciel parmi tintorets & titiens.

Au beau milieu du stade, ce souvenir de l'autre fois : les panneaux d'une exposition consacrée à la misère dans Venise, réalisée par la section locale (Sestiere San Polo) du Parti Communiste Italien. Textes photographies affiches manuscrites, avec des chiffres (30 000 pauvres...), des taudis, des souffrances, tout cela dans un style assez ahurissant de Biennale. Étonnante irruption du réel sur le campo désert, et cette vieille regardant fixement l'affiche jaunie où il est question d'avenir.

6

...
Ceci n'est pas un rêve. Je me réveille, ce matin du mois de mai, juste au-dessus d'un jardin (Giudecca) ; l'air doux qui entre dans la chambre est déjà chargé de couleur. Mais le rêve, à Venise, peut-il échapper à l'ondoiement naturel qui le porte ? à l'eau qui le recouvre, à mon amour pour toi ? Il fait froid ; le gel recouvre les marches des canaux ; pourtant, en cette nuit très bleue, un déluge surplombe le rêve Vénétie. Joie des séjours emmêlés. Malgré la certitude affolante de ce que fut l'emploi du temps, depuis toujours, de chacune des journées. Étrange architecture de la mémoire, avec ces merveilleuses fenêtres que fait

l'oubli. N'est-ce pas lui, Césari, qui me récitait Dante dans l'italienne langue, alors même que nous ne savions plus où aller pour voir l'empyrée fameux de Bosch.

Où un ciel sublime nous aspire sans le moindre discernement.

7

Ce peu de ciel.

Ruelles étroites, mondes des toits, reflets dissipés des canaux. Le soir tombé, les coupoles comme un puits bleu-de-prusse. Bientôt, mezzanotte : l'écho emmêlé de Judith Triomphants & de Jazz.

Nous passons le pont de l'Accademia. Le brouillard est si dense qu'on ne voit pas le Grand canal. A peine devine-t-on le fanal du vaporetto qui apponte (Dodici, linea una). Le Campo Morosini est désert, invisible ; le dédale est rompu net ; l'espace n'est plus que du temps, humide. Nous avançons, de mémoire. Les yeux grand'ouverts, imaginant le paysage que nous voulons.

La poésie, me dis-tu.

Je t'emmène à la porte de notre locanda. Crepi rouge-sombre, encore assombri, et le timbre — en cuivre — brillant comme de l'or malgré le brouillard-Morosini. Un peu plus loin, un enfant crie. Il fait un trou, plein nord.

Ce peu de ciel. Un autre jour, nous passons le pont de l'Accademia. Dans l'autre sens. La chaleur est telle que le ciel est descendu — parmi nous. Ciel ce fragment de mur terrassé, ces quelques pierres abandonnées des hommes, ce pli de ta robe, ciel ces quelques arbres lucides. Ces peintres qui rénovent la devanture du Cantinone storico.

Pourtant. Il nous est resté cette preuve : ton image, réfléchie, dans ce miroir ovale, bouleversante parce que tu es comme une peinture, sous ce nom étrange, *la Soaze*, et que l'on peut discerner — au fond à gauche — cet infime nuage où je ne suis pas assis.

8

Demain, nous partons. Je veux tout revoir, pour la dernière fois. Six heures : le soleil couvre St Jean et Paul.

Comme Chateaubriand, dans les chapitres retranchés de ses *Mémoires*, reprenant — après vingt-sept années — l'*Itinéraire* : « ... je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise », évoquant la béné-

diction et l'errance, tant d'autres lieux (Jérusalem la terre d'Égypte), citant Marc-Aurèle : revoir ce qu'on a vu c'est recommencer à vivre, mais le contredisant : « Moi je dis : c'est recommencer à mourir ».

Pureté de la mémoire : le fond de l'air et les bruits.

Le silence plus épais du ghetto. Et tout au bout, qui donne sur les images désolées (gris-néant San Michele), l'hôpital mort-né de Le Corbusier. Même les enfants n'ont pas envie de parler.

Un peu plus loin, un couvent. En haut, le ciel, De Stael, Madame : quelqu'un regarde *vers les nuages du côté de la Grèce*.

9

Venise l'ondée.

Avec Noé, figure de l'impossible submersion.

Ce qui enfin me fascine : ceux qui travaillent, qui chargent, déchargent, touffe des couleurs, traversent la ville, en criant pour qu'on les laisse passer, et disparaissent entre deux palais comme dans un tableau du XVII^e.

Mnémosyne : fragments de la cosmogonie, la vie battante.

LE RETOUR DE LA GRÈCE

I

Un banc de lumière

— un peu ocre, beige, d'un souffle éclatant. Derrière la fenêtre, je regarde la poussière qui monte au-dessus de la mer. Les arbres bougent doucement. Les enfants ramassent des morceaux de pierre, je les vois, à moitié nus, lancer leurs cailloux contre ce carré de ciel qu'ils viennent de tracer.

Quand ils le touchent, une clameur emplit la terre. Ce quasi-désert où nous sommes : trois maisons simplement, perdues à mi-chemin entre les deux villages de l'île. Puis les enfants font régner le silence. Ils veulent entendre se coucher le soleil, et l'un l'autre se demandent : à quoi rêvent les rêves ?

C'était bien toujours au retour de la Grèce. A chaque fois, un bateau marquait l'entrée du passage.

Un chemin, un bruit, un rêve ? personne ne le sait. Mais à chaque fois, qui vient du sud, cette lumière comme un gouffre sur le moindre graffiti du monde. Je pense à notre retour de la Grèce, cet été, et je l'imagine pareil à un tableau : Retour I, retour II, retour III (entre le I le II le III il n'y aurait que le rêve qui change, on l'appellerait le rêve blanc, et — là-bas — quelque dieu revêtirait l'apparence humaine, Zeus encore ou son fils.

Le bateau glisse, on dirait sur des dalles. L'eau s'efface.

Le littoral est pelé. Il est six heures : le ciel pourtant s'écrase. Odysseos Igoumenitsa.

Je pense à nos retours de la Grèce, 1974 1978 1979, et le tableau devient immense. D'autant que je ne saurais dire quand a commencé le retour : à Patras seulement, dans cet après-midi vide comme l'épicerie de la rue Sophoclès, 82, ou déjà avant Athènes, oui, mais quel jour : celui d'Éleusis, sidérurgie pétrochimie, ou celui de Kifissia, le soir, dans le métro grinçant et comble.

Mais surtout, comment ignorer plus longtemps que le retour est l'image du déchirement ? Déjà de l'île au continent ; puis — sur le continent — du port à l'autre port, ce paysage déchiré, beau-absolu, calcaires essence ciel ; enfin l'exode, que nous croyions le vrai, mais nous longions la côte et — au matin — faisons face au même rivage. Avec toujours ce fond de blanc sur le jour (jusques en Italie, dans une brume aussi épaisse qu'elle paraissait légère, glissant, et les enfants — à moitié fous — dansant sur le pont du navire).

Images du déchirement :

...

un oiseau foudre, il porterait l'éclat il porterait l'obscur, et le ciel l'enverrait de ce pouvoir d'incertitude. Je rêve d'un peintre qui eût passé ses journées à dessiner des ombres dans sa ville (Lamia) ; et le sol et les façades et les arbres eussent composé une autre ville... (la nuit, il veillait que personne ne vînt les voler).

Le rêve (mais l'ai-je vraiment rêvé ?) me ramène à la naissance. A ce déchirement primordial, pourtant il fait si doux, à ce glissement, à l'irruption dans une lumière bl —. Comme Athéna ou ce tesson obscur.

Simple, bleu-de-Thèbes.

Écrire. La mémoire que j'en ai : le chemin que je fraye, difficilement, vain peut-être, mais dans cette illusion de beauté et de liberté absolues qui me portent ; avec cette obsession d'une cohérence où il faut — un peu comme Ulysse — recommencer encore.

Derrière la fenêtre, je regarde ces monceaux d'éternité, moi assis dans la pénombre de midi, le paysage triomphant où tout à l'heure nous irons marcher.

Retour IX : les Cyclades, gouttes de neige lâchées par Crônos. Pour repartir, le IOULIS KEAS II qu'autrefois les Danois avaient baptisé Daffodils : du pont, on pouvait observer la chaleur écrasée sur la terre ; puis notre passage à Corinthe, ville double, à deux soleils, les néons la nécropole & le bruit mélangé des moteurs et la mer. En somme, retour ne serait-il pas un retour sur nos pas ? Et mémoire, il est vrai, me précède, elle est là dans ce relief de langue, radieuse, incomparable. Elle est la langue qui refuse de mourir, écumante, et qui aspire à reparaître, qui reparaît, comme la foudre au détour d'Argos.

4

Je revois, pendant que vous jouiez, votre mère, éblouissante, toute en blanc, le ventre déjà rond, et ces bras si longs presque sans coude, impensablement mycénienne, belle, avançant face au sirocco, comme soulevée de terre, et suspendant à un coin de ciel les étoffes du jour, rouges jaunes — tee-shirts d'or et de pourpre. Tu remontais, déchargée, de ce mouvement alenti de femme enceinte, et tu semblais glisser — comme un navire parmi les eaux extrêmes. Je vous revois, ensemble, étincelant tous trois dans ce paysage de genèse.

Et comment oublier que le soir, à dix heures, à onze heures, à minuit, nous faisons surgir de derrière la montagne une lune énorme, mezza voce dans le bleu-nuit du monde ! Juste au-dessus de l'amandier, se tenait l'Immaculée au milieu des trompettes et des anges.

Mais tout s'emmêle — comme dans *La Création* : chaos-étoiles-oratorio-statue-

le ciel pur et pourtant déchiré.

5

Retour il y aurait, en fait, depuis le premier instant du séjour.

La mémoire se ramasse : elle a d'abord été cet immense filet jeté à la face du ciel. Elle a été le filet déployé : ... Durant une seconde, elle a été

le ciel. Maintenant, le filet commence à retomber et je vois ces oiseaux, obscurcis, qui sont de fulgurants nuages : νεφελη, le filet la nuée.

Épidaure : l'Assomption, 1974, nous sommes seuls.

Tout près, l'oiseau désert.

Il y a ce bouleversement devant ces quelques pierres, blanchies, où naquit une église ; devant ce peu de terre, usée, où les bêtes s'abreuvent ; devant ce trou d'eau, assidu, où les anciens décidèrent que ce serait la mer.

Je crois au désert. J'imagine sans cesse les chapitres : TOPONYMIE, TOPOGRAPHIE, COULEURS, CHEMINS, BRUITS, RÊVES, HOMMES, MUSÉES, NUAGES, SQQ. Je lis l'errance infinie qu'ils ont provoquée.

6

... : ceci est un retranchement. Comme la conscience que je puis avoir de tout ce qu'il y a d'irréremédiablement précaire dans l'équilibre et le temps.

Revenant de là-bas, je suis ici-autre part ; lieu gonflé de tous ceux qui l'ont devancé : le retour de la Grèce-Rome-Venise-Barletta-Ancône-les tombeaux de Kéa. L'évidence néolithique me poursuit : buissons de lumière. Sans oublier le double pouvoir — d'anticipation et de transformation — dont jouit la mémoire & où la langue excelle.

Orphée : le mythe du retour, éternel, & le déchirement. Je dessine un chemin de montagne, un chemin dans la montagne, je l'accompagne — jusqu'à la source (Alpes Juliennes) —, où commence la deuxième vie.

Khora : les images d'Afrique, l'Alfa vidangée. On racontait : un peintre s'était perdu dans le haut de sa toile, très au nord, il ne restait de lui qu'un vague point céruléen là où il avait tenté de peindre le ciel en train de s'effacer.

Phaliron : minuit, il fait très chaud, notre ami Ménélas nous parle de Chateaubriand au milieu des fruits de mer qu'il nous offre à la veille de son départ pour Salonique. Légère ivresse : la langue est bonne.

7

Jamais nous n'avons retourné par le même chemin. Pourtant, nous prenions les mêmes routes, les mêmes morceaux de sol, nous reconnaissons les ombres portées sur ce versant, sur ce bosquet, sur ce fruit. L'oubli ne savait plus.

Mais ce retour, enfin, j'arrive à en perdre le sens : et si c'était un retour en Grèce ? Retour 27 : toujours plus de blanc, voyage sublime, cercle ? Comme l'île : les cinq kilomètres entrecoupés d'asphalte — de Korissia à Otsias —, dans un sens et dans l'autre, avec le même soleil la même poussière les mêmes pierres, ce rougeoiment pulvérisé qui devient image de l'errance (quand il n'y a plus de retour possible) — soit autant image du séjour.

Notre maison était blanche :

8

A l'origine, j'imaginai la foudre frappant, sans fin, et toi, dans cette lumière déchirée, perforée, te levant, enjambant les chiens de mer et les oiseaux déciellés, tout ce tapis de météores jonchant notre simple sol de ciment et de terre, je rêvais du temps, et je savais que ma mémoire était là, présente, surprise à peine par l'irruption de la flûte, vacillant entre avenir et parfait.

Par la fenêtre, un souffle d'air pénétrait — soulevant les oiseaux et les chiens.

9

Noël. La lune, immense & bleue, tout au bout de la rue des Abbesses. Une marchande des 4 saisons vend des marrons et une rose de porcelaine. Il neige sur Hellas. La vie ressemble à la lumière qui passe entre les stores vénitiens de l'hôtel Apollon d'Amphissa.

Détour.

Tout redevient désert. Où je m'arrête, bouleversé, devant tant de beauté, pour regarder le monde, toute une année entière : ce partage, comme empirique, de la durée. De nous, que reste-t-il ? l'ombre d'un nuage sur le bord intérieur de la terre.